

INTRODUCTION

Quand un Français parle du jardin d'Éden, je ne doute pas qu'il n'en fasse quelque chose d'approchant du jardin de Versailles, avec de hautes palissades, des berceaux et des treillages.

Horace Walpole,
On Modern Gardening (1780)¹.

Le mythe biblique veut que l'homme ait été créé dans un jardin, ce qui semble supposer un dieu jardinier et un humain façonné à son image, un gardien maladroit, destiné à quitter ce verger primordial. Du côté des Perses également, le monde a d'abord été paradis, jardin clôturé, ordonné, parfait. La condition des mortels découle de l'arrachement à ce premier terreau. L'humain dès lors n'a de cesse d'en repenser la perfection, et de la reproduire en autant de paradis miniatures. Espace clos, protégé, nature maîtrisée, le jardin est soumis au besoin de s'approprier le monde et de le dominer. La réduction du monde à un espace clos, dans un tel programme, revêt une fonction d'ordre magique. La miniature ultime, qui colorie nos villes, est la plante en pot sur un balcon fleuri. Comme la maquette dont Claude Lévi-Strauss disait qu'elle suit le principe directeur de toute œuvre d'art, le jardin, en alliant agrément et maîtrise ordonnée d'un monde protégé et encadré, devient « œuvre d'art »².

Le présent volume est le résultat d'une rencontre interdisciplinaire dans le cadre de laquelle nous avons cherché à aborder, à travers différents contextes culturels et historiques, la manière dont l'homme pense cet espace clos – Éden originel, jardin japonais, verger grec ou paysage à l'anglaise – et comment s'exprime, dans une multiplicité d'agencements chaque fois contextualisés, le rapport chatoyant de la nature et de la culture, dans une vision du monde et de l'humain.

Bruce Lincoln était venu nous parler, à l'occasion d'une conférence organisée en 2009 par l'Unité d'histoire des religions de l'Université de Genève, de ce thème paradisiaque : « Il faut cultiver notre jardin : de l'horticulture et de l'impérialisme achéménide ». Nous avons suivi à notre tour l'injonction voltairienne. Jardins et paradis constituent en effet des « comparables » propices aux échanges entre disciplines, une façon de travailler qui nous est chère. Il est apparu que l'exemple analysé par Bruce Lincoln soulevait des questions qui dépassent le cadre du contexte historique et culturel spécifique dans lequel il se situait, des questions auxquelles chacun d'entre nous, depuis son propre jardin, se devait de réagir.

L'idée d'un colloque fut d'abord évoquée dans un dialogue sur les rives du lac de Tibériade, en Galilée, dans le cadre verdoyant d'un kibboutz planté à deux pas du squelette de la barque qu'on dit être celle du Christ, un fameux jardinier. Il s'agissait alors d'esquisser un bon comparable, comme dirait Marcel Detienne, d'en délimiter les contours avant même de réunir, pour en débattre sérieusement, des savants issus de différentes disciplines. Inspirés enfin par la douceur d'un jardin émaillé d'églantines blanches, roses et rouges, aux portes de Genève, nous avons décidé d'organiser le débat, et d'intituler cette rencontre *Mondes clos*.

Comme le rappelle ici Bruce Lincoln, qui nous a confié le texte de la conférence ayant inspiré notre démarche, notre « paradis » dérive du mède **pari-daiza* et du vieux-perse *pari-daïda*, qui renvoient à l'idée d'un espace défini par des murs. Sous cet angle, le paradis est un espace retranché, clos, séparé de l'existence commune. Dans les sources achéménides, ce lieu abonde en eau, en plantes et en animaux ; toutefois, le « paradis » peut également, dans le cas zoroastrien, être un lieu déplaisant, notamment lorsqu'on l'envisage comme un espace de purification pour les êtres souillés par le contact avec la mort. C'est cependant la première image, celle du lieu humide et réjouissant, que les sources grecques retiendront essentiellement. Dans son vieil ancrage proche-oriental, le jardin par excellence est un parc royal, un lieu de plaisir. C'est un microcosme de l'économie impériale, répondant de surcroît à une volonté de pouvoir hégémonique : en

effet, dans le jardin royal, toutes les plantes et les espèces du monde se rencontrent ; c'est un lieu de collection, dont l'enrichissement dépend des conquêtes impériales. Cette accumulation est un devoir, une obligation religieuse même, qui vise à rétablir la perfection originelle, le « bonheur de l'humanité ». On découvre ainsi l'image d'un espace limité, mais censé renfermer l'intégralité de la Création et reproduire la perfection d'un monde antérieur à la condition humaine. Un tel jardin témoigne d'une idéologie, et il invite à la comparaison. Il devient en effet une manière, conjoncturelle, de penser le monde et son inscription dans un certain type de discours. Cela constitue sans aucun doute un objet susceptible de nourrir une réflexion comparatiste, à condition de le mettre en série et de reconnaître que, dans la série constituée, chaque expression rencontrée est forcément idéologique, autant que différente des autres.

Nous avons pour cela réuni les contributeurs au présent volume, en un petit « laboratoire », en avril 2011, autour d'une même table, pour trois jours de débats dans un exercice multifocal et polyphonique.

C'est ainsi que chacune des contributions de ce volume propose, à sa manière, et à travers une procédure préalable d'« *estrangement* », de considérer sous un angle comparatiste la culture spécifique dont provient le terrain qu'elle examine. Il appartient au seul lecteur, à chaque lecteur, en tant que sujet comparant, de réunir sous un seul regard (son regard, qu'il ne nous appartient pas de prédéfinir), la richesse et la diversité des jardins que nous présentons ici.

La démarche comparative est double. Il y a d'un côté celle que préconise Marcel Detienne quand il invite à *Comparer l'incomparable*, c'est-à-dire à pratiquer un comparatisme libéré des contraintes de la contiguïté ou de la ressemblance évidente, conçu comme un exercice collectif à l'occasion duquel l'objet même de la comparaison ne cesse d'être redéfini ; un tel comparatisme invite à faire ce pas de côté qui permet de défamiliariser nos manières de poser les problèmes³. La mise en contact de jardins japonais, indiens, égyptiens, sumériens, grecs, juifs et chrétiens sera ici la réponse à une telle exigence.

À côté de cette première manière (fondamentale) de comparer, il convient de reconnaître la possibilité d'une autre approche, plus limitée, celle d'un comparatisme qui s'intéresse à des champs culturels en contact et en interaction, et qui débouche sur l'étude des réactions et contre-réactions, des adaptations ou au contraire des rejets, au sein de configurations symboliques précises, en rapports historiques de contiguïté^P. Entre les univers perses et grecs, entre l'Égypte et le Proche-Orient, entre l'antiquité polythéiste ou hébraïque et les recompositions chrétiennes syriaques ou médiévales, dans la diversité des points de vues et des disciplines convoquées (philologie, histoire de l'art, ethnologie), on assiste dans ce volume à l'émergence de sémantiques diverses et contrastées, définies les unes en rapport aux autres.

Nos remerciements vont en premier lieu à la Faculté des lettres et à la Commission administrative de l'Université de Genève, dont le soutien nous a permis d'organiser le colloque des 19-21 avril 2011, et d'éditer ici les Actes de cette rencontre. La Vice-Rectrice Guillemette Bolens nous a encouragés dès le début de cette aventure. Delphine Eggel Panissod a assuré avec une efficacité remarquable l'organisation logistique d'une rencontre aussi agréable que conviviale. Nous remercions également, pour leur aide précieuse, nos camarades de l'Unité d'histoire des religions, en particulier Doralice Fabiano, Anne-Caroline Rendu Loisel et Philippe Matthey. Isabelle Borgeaud, Ufuk Turgut et Delphine Volokhine ont elles aussi contribué à l'élaboration et à la réalisation de ce projet. Il serait enfin impossible de résumer ce que la réalisation du présent volume doit au travail minutieux et acharné de Mélanie Lozat. À ces nombreux *philoi*, il convient d'associer les collègues, d'ici et d'ailleurs, qui se sont laissé séduire par l'appel des *Mondes clos*, pour mieux charmer les nouveaux amis que deviendront, désormais, nos lecteurs.

Les éditeurs,

Daniel Barbu, Philippe Borgeaud et Youri Volokhine